

LE JARDIN DES SUPPLICES D'OCTAVE MIRBEAU

Roman d'Octave Mirbeau (1848-1917), publié à Paris chez Fasquelle en 1899. *Le Jardin des supplices* a été mûri pendant les années de journalisme de Mirbeau, nourri par des contes publiés en feuilleton et réutilisés dans le roman, tels que « Divagations sur le meurtre », « la Loi du meurtre », « Civilisons », parus dans le *Journal* ou l'*Écho de Paris*. Après *Le Calvaire*, *l'Abbé Jules* et *Sébastien Roch*, ce quatrième roman rompt avec le cycle autobiographique pour mener une réflexion plus vaste sur la vie morale de la fin du XIXe siècle.

Synopsis. « Frontispice ». Lors d'une discussion mondaine sur l'instinct de meurtre, un convive en donne une illustration avec le récit suivant.

Première partie. « En mission ». Le narrateur, trahi par son ami ministre lors des élections législatives, attend réparation (chap. 1). Issu de la bourgeoisie commerçante, le narrateur avait appris très vite que tout peut s'obtenir légalement par le vol. Au collège, il connut le futur ministre, cynique et malhonnête, auquel il sut s'attacher en attendant quelque aubaine (2). Le cabinet ministériel étant menacé, on se débarrasse du narrateur en lui proposant un poste d'embryologiste à Ceylan ! (3) Espérant fuir enfin la corruption, il accepte (4). Sur le bateau, il remarque une jeune femme, Clara, qui l'intrigue, à la fois « impure et candide », se complaisant aux récits de massacres et de tortures (5-6). Un soir, le narrateur révèle à Clara son imposture, pensant se discréditer à ses yeux. Au contraire, elle s'intéresse soudain à lui... Le narrateur décide de suivre Clara en Chine (7-8). Seconde partie. « Le Jardin des supplices ». Depuis deux ans, le narrateur avait fui la Chine et la perversité de Clara ; mais il finit par revenir vers elle. Dès son retour, Clara l'emmène visiter le bagne (chap. 1). Au marché, ils achètent de la viande avariée. Sur le chemin, Clara fait la description des tortures auxquelles elle se plaît à assister (2-3). Ils entrent enfin dans le bagne. Au loin, on entend une cloche. Sous le regard terrifié du narrateur, et à la plus grande joie de Clara, les prisonniers se disputent la viande. Puis ils pénètrent dans le Jardin des supplices : récits de tortures et visions de suppliciés se succèdent au milieu de ce jardin à la végétation obscène (4-7) ; enfin ils arrivent à la cloche. Sous l'instrument, gît le corps d'un supplicié, affreusement déformé par les convulsions nerveuses dues aux vibrations (8). Le narrateur est pris de dégoût. Le soir venu, l'exaltation de Clara retombe. Elle s'écroule soudain, inconsciente. Ses serviteurs l'emmènent dans un bordel où elle va souvent se reposer. Clara reprend ses esprits, et se met à pleurer: « Plus jamais », dit-elle. Et pourtant, chaque semaine... (9-11).

Ce roman, envahi par l'érotisme décadent, est rapidement devenu un livre de référence pour qui s'intéresse aux débordements de la pensée fin de siècle. De toute évidence, la structure du récit semble conduire à la découverte du Jardin dans la seconde partie, à cette accumulation de scènes de tortures, dans un crescendo de raffinements, au sein d'une nature débridée. Mais une structure latente met progressivement en relief une vision plus générale de la nature humaine, soumise à l'instinct sexuel et à l'instinct de mort. Cette insistance sur la cruauté et sur les chairs suppliciées ne constitue donc qu'un aspect anecdotique de l'œuvre, certes éminemment révélateur, mais dont le but est de rendre plus claire cette idée, ancienne déjà, que la mort est une composante perverse de l'érotisme. Fondamentalement, l'acte sexuel est une torture transcendée par le meurtre : « Je songeais à l'amour [...] et voilà que vous me parlez [...] de supplices ! — Sans doute [répond Clara] puisque c'est la même chose » (II, 5). Devant de tels propos, on peut penser à Sade, et Mirbeau s'y rattache indubitablement. Mais il faudrait aussi évoquer Baudelaire et sa poétique de la charogne (voir *Les Fleurs du mal*) puisque l'alliance d'Éros et de Thanatos se double d'une glorification de la pourriture comme ferment absolu de l'amour. Clara récite un poème à son amant, « les Trois Amies » : parmi trois amantes, la dernière a sa préférence « et celle-là, je l'aime parce qu'il y a quelque chose de plus mystérieusement attirant que la beauté: c'est la pourriture » (II, 4). Cette union de l'amour, de la mort et de la pourriture trouve sa justification dans la nature. Là, une chair inerte et putride sert à nourrir et à

engendrer d'autres corps, et sert ici à nourrir le désir érotique. Trouver le plaisir dans le morbide, ce n'est jamais qu'obéir à une loi naturelle et participer au cycle immuable de la vie. Voilà pourquoi le lieu de toutes les perversions est ce jardin où l'on souffre au sein de la nature et où la nature elle-même semble souffrir. Aussi Mirbeau utilise-t-il une métaphore chère aux décadents : celle de la fleur. L'imaginaire érotique s'attache à la fleur car elle évoque à la fois le sexe et la mort. Le sexe par sa forme : « Mais regardez donc ! La fleur n'est qu'un sexe » (II, 6), et aussi par le parfum : Clara trouve une fleur qui a « une odeur de semence humaine » (II, 6). Mais parfums et couleurs sont des signes de mort : fleurs d'« un violet foncé de pourriture à l'intérieur, à l'extérieur d'un jaune verdâtre de décomposition et semblables à des thorax ouverts de bêtes mortes, [...] à l'odeur de cadavre » (II, 6). Ainsi, durant toute la seconde partie, le narrateur horrifié se trouve plongé dans un univers où tout fait écho au meurtre et au sexe, scènes de torture mêlées à une flore chargée d'érotisme. La perversion ambiante n'épargne guère le narrateur qui, dégoûté et à cause de ce dégoût même, se prend à désirer Clara. Car la grande prêtresse de l'amour et de la mort reste bien Clara, la Femme par excellence. Ce personnage renvoie à tous les personnages féminins de Mirbeau, femmes ambiguës, chastes en apparence et en réalité perverses, dominées par une sexualité animale. Ce n'est donc pas un hasard si le discours de glorification de la nature se trouve placé dans la bouche de Clara qui tente ainsi de justifier le caractère dénaturé, ou surnaturé, de ses désirs.

Mais dans l'analyse de Mirbeau, la perversion ne s'étend pas seulement à l'érotisme, oriental de surcroît, et féminin ; l'écrivain entend aussi montrer comment l'Europe elle-même se révèle corrompue, elle qui permit les massacres d'Algérie et d'Inde (II, 5). La Chine n'est présentée comme lieu de perversions qu'afin de dénoncer l'ignominie des manœuvres politiques et des rapports humains en Occident. À la fin du livre, le narrateur comprend que l'Europe, sous la couche des conventions artificielles, n'en demeure pas moins barbare et soumise à la tyrannie du sexe et de la mort : « Et c'est l'homme-individu, et c'est l'homme-foule, et c'est la bête, la plante, l'élément, toute la nature enfin qui, poussée par les forces cosmiques de l'amour, se rue au meurtre. »

Inutile de dire que Mirbeau a créé là une œuvre d'une rare force, même si tortures et supplices peuvent nous paraître quelque peu désuets... Il atteint ici la pleine maturité de son art grâce à un style constamment lyrique et tendu. Si le monde qu'il décrit au travers de cette Chine fantasmagorique est un monde en décomposition, il en est de même de l'écriture. Phrases courtes ou démesurées, brisées par les points de suspension, d'exclamation, par les tirets et les parenthèses, style hanté par le mot rare et les archaïsmes : l'écriture tente de rendre l'indescriptible, joue avec l'attente, l'horreur et le désir de l'horreur.